

LYON

Rédacteur en Chef

DENIS BRACK

BUREAUX

77, Gr.-Rue de Cuire

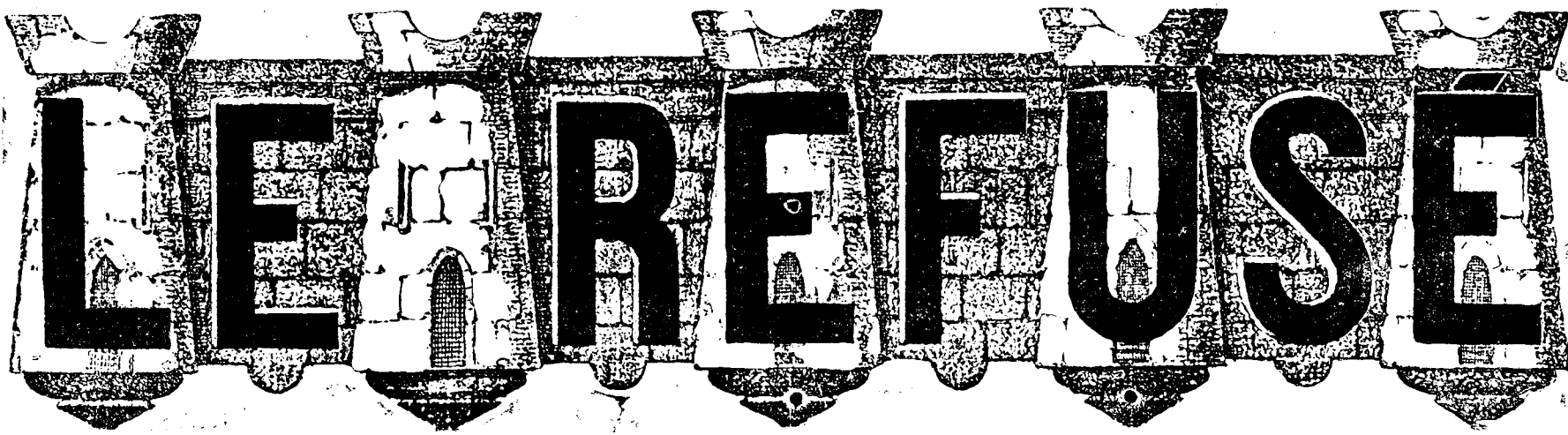
LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, r. de l'Arbre-Sec



TRIBUNE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS : 3 mois, 2 fr. — 6 mois, 3 fr. 50 ; — Un an, 6 fr. — BUREAUX DE VENTE A LYON : Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS : Chez MARR, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

POLICE CORRECTIONNELLE

L'an mil huit cent soixante-huit, et le 11 décembre, à la requête de M. le Procureur Impérial près le tribunal civil de première instance de Lyon, y demeurant, faisant éléction de domicile en son parquet,

Je, Jean-Claude Monier, huissier audiencier au tribunal civil de Lyon, y demeurant, rue Centrale, 7, soussigné, certifie avoir cité le sieur Clerc Jules, directeur du *Refusé*, demeurant à Lyon, rue Tronchet, 8, et Mme V^e Chanoine, prévenus d'avoir en leurs qualités connues de propriétaire-gérant (Clerc) et d'imprimeur (V^e Chanoine) du journal le *Refusé*

à Lyon, et par le numéro dudit journal, portant la date du 6 décembre 1868, publié, sans avoir, au préalable, versé au Trésor le cautionnement légal, un journal ou écrit périodique traitant de matières politiques ou d'économie sociale :

1^o Dans l'article intitulé : « *l'ineffable charité du pape* » commençant par ces mots : « *il y a un an à pareille époque* » finissant par les mots : *la fraternité maçonnique*; et signé *Denis Brack*; 2^o dans l'article intitulé : « *Tic-tac de la ville* » commençant par ces mots : *il y a dix-sept ans*, finissant par les mots : *A quand?* et signé *Paul Doux*.

(Décret du 17 février 1852, art. 3 et 5).

Pour comparaître en personne, le mardi 15 décembre courant, à onze heures précises du matin, pardevant le tribunal de police correctionnelle, séant à Lyon, Palais-de-Justice, place de Roanne.

MONIER.

UNE VISION

Il y a de cela dix-huit mois à peu près; j'étais étendu sur l'herbe épaisse d'une prairie, et mes pensées couraient confusément dans mon cerveau, comme les nuages au-dessus de ma tête. Je me demandai alors : Qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que la Religion? qu'est-ce que la Philosophie?...

Comme par enchantement, j'éprouvai une somnolence insurmontable, et j'aperçus un navire, battu par les flots d'une mer houleuse. Sur ce vaisseau étaient des hommes, pêle-mêle, se frappant la poitrine, accusant le Ciel de leurs misères, et s'abandonnant à des *médécins* qui déchiraient leurs blessures, qu'ils eussent dû guérir. Puis tout à coup ces infortunés jetèrent des cris de joie, car ils touchaient au port tant désiré!...

A ce tableau en succéda un autre. Je vis devant moi une vieille femme sèche et ridée : ses dents grinçaient, ses yeux flamboyaient; sur son côté gauche étaient écrits ces mots : *Amour du pouvoir et des richesses*. A côté d'elle, se tenait une jeune femme éblouissante de beauté; une noble résolution se peignait sur son gracieux visage; à l'endroit du cœur était tracée en caractères d'or cette belle maxime : *Amour de Dieu et de son semblable*. Elle regardait le ciel, et la vieille avait les yeux fixés sur

la terre. Il s'établit entre ces deux femmes, que je supposai devoir être la religion catholique et la Philosophie, une étrange conversation.

— Ainsi, dit la Philosophie, après avoir développé quelques arguments, tu ne veux pas joindre tes faibles forces aux miennes?

— Non, non, infâme! vociféra la Religion : va-t'en! je ne réponds plus de moi!...

— Il est de toute inutilité de t'emporter, reprit la Philosophie. Prête un peu d'attention à mon raisonnement. Penses-tu sérieusement que je ne te terrasserai pas? tu es décrépite et ridée, et j'ai toutes mes forces; tu représentes le passé, et je symbolise l'avenir. Tu devrais savoir cependant que les générations ne s'arrêtent pas; elles marcheront, s'il le faut, sur ton corps pour me suivre dans la route brillante que j'ai à parcourir. Vois cet horizon lointain, qui semble si merveilleux; eh bien! je vais l'atteindre. Encore une fois, veux-tu abjurer tes erreurs?

— Non, répondit la Religion, jamais je ne consentirai à te suivre, car tu vas t'égarer avec les malheureux que tu entraînes par ton funeste exemple. Je suis sur une terre ferme, si bien attachée que la plus violente secousse ne me remuerait pas, tandis que tu t'embarques sur un océan qui t'engloutira.

— Pauvre vieille! répliqua la Philosophie en souriant : parce que tu es au bout de ta carrière, tu exigerai que je ne commence pas la mienne; parce que le sang est glacé dans tes veines, crois-tu qu'il ne bouillonne pas dans les miennes?... Comment jugerai-je un froid vieillard qui barrait le passage à un jeune homme, au cœur rayonnant de chaleur, en lui criant : « *Tu n'avanceras pas, tu vas te perdre, car je ne puis t'accompagner.* » Le jeune homme prendrait pitié de la folle méchanceté du vieillard, et l'écartant doucement de sa forte main, il passerait outre. Adieu donc!...

Et la Philosophie, entourée d'une foule de nymphes et de poètes, courait vers l'Avenir, et des fleurs naissaient sous ses pas. Et la Religion catholique, en proie à une rage furieuse sur la terre stérile du passé où elle était fixée, lui lançait des pierres qui ne l'atteignaient nullement.

Un bruit se fit autour de moi; je me réveillai brusquement, et je me jetai à genoux en remerciant le Ciel de la vision qu'il m'avait envoyée.

Benjamin GASTINEAU.

LYON

LA MANIFESTATION DU 8 DÉCEMBRE

La manifestation du 8 décembre a éclipsé celle du 15 août! telle est l'impression générale... Mardi soir, on a dû dépenser en huile, suif, ciré ou gaz, de quoi soulager, durant tout un hiver, la faim et le froid d'un millier de familles indigentes!...

LE SERRURIER GAMAIN.

En 1838, les plus anciens habitants de Versailles gardaient encore le souvenir d'un pauvre être souffreteux qu'ils avaient vu dans leur jeunesse se traîner péniblement avec une canne en face du château. Cet homme, à la tête chauve, aux joues blêmes et creusées, était consumé d'une maladie de langueur; et d'atroces souffrances d'intestins ne lui laissent pas un instant de répit jusqu'en 1800, où la mort vint mettre un terme à ses misères. Bien que toute sa personne présentât les symptômes de la décrépitude, il n'avait que cinquante-huit ans. Ceux qui interrogeaient ce spectre, entendaient sortir de sa bouche dénuée tout un mystère d'horreur. C'était Gamain, le maître serrurier de Louis XVI.

Voici le résumé succinct du récit fait par le moribond à quiconque avait le courage ou la curiosité de l'interroger.

« Depuis les 5 et 6 octobre, Gamain, que, du reste, les idées révolutionnaires avaient gagnés, s'abstenait de voir son auguste élève. Le 22 mai 92, un homme à cheval, habillé en roulier et qu'il reconnut pour Durey, aide de forge de Louis XVI, s'arrêta devant sa boutique et lui ordonna, de la part du souverain, de venir aux Tuileries : « Vous entrez, » dit-il, par les cuisines, pour ne pas inspirer de soupçons. » Gamain, déjà compromis par ses relations avec le château, s'excusa de son mieux. Trois heures après, Durey revient plus pressant. Les hésitations de Gamain ne furent vaincues que le lendemain par un billet du roi : Louis XVI y priait instamment son ancien maître de venir lui donner un coup de main pour un ouvrage difficile. Durey introduisit Gamain par les communs dans l'atelier du roi. Laisse seul, ce dernier remarqua une porte en fer nouvellement forgée, une serrure *bénarde* et une petite cassette toute en fer avec un ressort caché qu'il ne put deviner au premier coup d'œil : « Mon pauvre Gamain, dit Louis XVI en lui tapant sur l'épaule, voilà longtemps que nous ne nous sommes vus... » Les temps sont mauvais, et je ne sais comment tout cela finira. » Puis lui montrant les ouvrages de serrurerie : « Que dis-tu de mon talent? C'est moi seul qui ai terminé ces travaux en moins de dix jours. Je suis ton apprenti, Gamain. — J'ai toujours eu confiance en toi, ajouta-t-il, et je n'hésite pas à mettre entre tes mains le sort de ma personne et de ma famille. »

Il mène alors Gamain dans le couloir sombre qui communique de son alcôve à la chambre du dauphin. Durey suivait avec une bougie : sur l'ordre du roi, il leva un panneau de la boiserie derrière lequel apparut un trou rond de deux pieds de diamètre à peu près pratiqué dans la muraille.

Selon Louis XVI, cette cachette était destinée à cacher de l'argent! Lui et Durey y travaillaient de nuit et allaient jeter les gravats à la rivière. Louis ne savait comment ajuster la porte de fer à l'entrée de ce trou, et tel était le service réclamé du maître serrurier.

Gamain se mit aussitôt à l'ouvrage, activement secondé par le roi, qui, à chaque coup sur la plaque de métal, suppliait Gamain de frapper doucement et de se hâter. Il tremblait d'être surpris.

Ce travail haletant se prolongea huit heures. La porte ajustée, Gamain tombe plutôt qu'il ne s'assied dans un fauteuil avancé par le roi. Il est encore obligé de compter avec Sa Majesté deux millions en doubles louis qu'on divisa en quatre sacs de cuir. Pendant ces comptes, destinés à détourner son attention, Gamain vit Durey transporter des liasses de papiers.

Le roi lui offrit de souper avant son départ. Mais la nuit venait, et Gamain, absent depuis le matin, avait hâte de revoir sa femme et ses enfants. Il ne voulut pas davantage être reconduit par Durey, dont l'air mystérieux lui inspirait une secrète défiance.

Tout à coup, au moment de partir, une porte masquée s'ouvre au pied du lit du roi, et Marie-Antoinette entre tenant à la main une assiette chargée d'une brioche et d'un verre de vin.

« Mon cher Gamain, dit-elle de sa voix la plus caressante, « Vous avez chaud, mon ami; buvez, et mangez ce gâteau; » cela vous soutiendra du moins pour la route que vous allez faire. »

L'ouvrier, tout confus, bégaya un compliment et vide le verre à la santé de la reine. Il remet son habit et glisse la brioche dans sa poche pour ses enfants.

La nuit était venue, et huit heures sonnaient lorsque le serrurier de Versailles sortit des Tuileries.

Au milieu des Champs-Élysées, le long de la chaussée du bord de l'eau, Gamain se sent en proie à un malaise extraordinaire. D'atroces coliques lui déchirent les entrailles, des nausées l'étouffent, tout tourne autour de lui, et il tombe fou-

Pourtant on espère que cette manifestation flamboyante ne sera pas poursuivie comme étant de nature à troubler la paix publique...

Il est assez naturel que j'ignore si là-haut, au sein de sa demeure dernière, la Vierge Immaculée est contente; mais je crois savoir qu'ici-bas ses plus fervents adorateurs ne le sont guère!...

On craint que notre vieil archevêque, dans son grand désappointement, n'élucubre un mandement de carême encore plus mauvais que celui de l'an passé!... on craint aussi que, pour se consoler, il ne faille à ses Jésuites beaucoup de *captations*!...

— Mais pourquoi? — Ah! il paraît que le véritable but de leur religieuse manifestation a été raté!...

Et c'est la faute à leurs propres journaux lyonnais : je tiens à prouver cette assertion.

Tout d'abord, il est bon d'apprendre et de rester persuadé que les Libres-Penseurs de Lyon avaient complété un pèlerinage à Fourvières pour le jour de l'Immaculée-Conception... Chose toute simple de la part de gens qui ne croient pas au péché originel!...

D'autre part, on s'assure à Fourvières contre le choléra et les inondations; je tiens cela du cardinal de Bonald lui-même, qui ne peut pas se tromper, puisqu'il est du bois dont on fait les papes.

Le *Refusé* avait, lui, un motif particulier pour se mêler à la caravane :

Se sentant indisposé, il désirait inaugurer une neuvaine!...

Mais tous, tant que nous sommes, francs-maçons, francs-parleurs, francs-penseurs, etc. désireux de couvrir cette démarche assez compromettante et de conserver intact le bénéfice d'une radicale incroyance, nous choisissons la septième heure du soir pour celle de notre rendez-vous au pied de la sainte colline.

Bien que le sept ait toujours été un nombre éminemment symbolique, il faut avouer que le choix raisonné de cette heure sombre nous rapprochait singulièrement des jésuites à robe courte...

Tant il est vrai que les extrêmes se touchent!

Quel génie occulte révéla à nos ennemis tous les secrets de notre complot? Nous nous le demandons. Quoi qu'il en soit, on lisait, dimanche, dans toutes leurs feuilles, des paroles de ce genre :

« C'est pour mardi... à sept heures précises... Tenons-nous prêts!... »

Or, voilà précisément leur faute, leur maladresse!... car, nous comprimes!... nous nous regardâmes, et notre parti fut pris!...

Il est vrai que le simple vulgaire n'y vit que du feu!...

Ah! sans doute, ils se sont dits, nos farouches ennemis : « Il faut que ces mécréants soient à jamais terrassés, comme le fut Saül sur le chemin de Damas! »

Ah! sans doute, ils nous ont vus, dans un splendide rêve, nous agiter éblouis, effarés, tels que ces chats-huants de je ne sais quel poète, lesquels, surpris par les soudaines clartés d'une torche,

Voletaient éperdus, épouvantés la flamme
De leur grande aile aux ongles noirs!

droyé dans la boue. Le seul sentiment qui lui reste est celui d'une soif ardente, d'un feu dévorant dans la gorge et l'estomac. Alors par un effort suprême, en se traînant sur ses pieds et sur ses mains, le malheureux essaie d'atteindre la rivière.

Une heure se passe, jusqu'au moment où une voiture lancée, à fond de train s'arrête devant ce corps d'où s'échappent des gémissements plaintifs. Le maître de la voiture, médecin anglais, saute à terre, et à la lueur de la lanterne, examine cette face livide, cette poitrine brûlante. Prenant Gamain dans ses bras, il ordonne de partir au galop jusqu'à ce qu'il rencontre un apothicaire. C'est rue du Bac qu'un vomitif violent rendit à Gamain la connaissance. Ramené à Versailles par ce généreux étranger, la victime fut trois jours entre la vie et la mort, et ne dut son salut qu'aux soins réunis de l'Anglais, du chirurgien et du médecin de Versailles, MM. Voisin et Lameiran.

Cloué sur son lit d'agonies, Gamain doutait encore; il ne pouvait se résoudre à accuser son auguste élève, un roi si bienveillant, une reine si gracieuse, lorsqu'un incident vint lui enlever jusqu'à l'ombre d'un doute.

La servante, en nettoyant l'habit porté par Gamain, le 22 mai, rencontre sous ses doigts la brioche, durcie comme de la pierre. Elle y mord machinalement, et la trouvant amère, la jette à un chien dans la cour. La servante tombe malade, le chien meurt, et le chirurgien Voisin constate la présence du poison dans l'estomac de cet animal.

Perclus de tous ses membres, Gamain attendit cinq mois l'heure de la vengeance; il ne voulut se remettre à personne de ce soin. Le 19 novembre seulement il put aller à Paris dénoncer au ministre Roland l'existence de l'armoire de fer.

Ce mystérieux épisode de notre histoire a été constaté par des procès-verbaux authentiques; Gamain en fit le récit jusqu'à son dernier jour à qui voulait l'entendre, et les principales circonstances de ce drame étaient encore attestées, en 1838 par M. Lamairan, un des médecins qui avaient soigné le serrurier dans la nuit du 22 mai.

Dans le premier moment, Gamain n'avait pensé qu'au châtiment du crime; il avait même refusé toute récompense du ministre Girardin : les infirmités causées par les ravages du poison, la faim, le dévouement, l'obligerent à implorer les secours de la nation.

Qui veut la fin, veut les moyens!... jamais aussi plus formidable déploiement de luminaires!...

De bonne heure, on a pu voir sur toutes les avenues qui mènent à Fourvières de longues lignes de becs de gaz et d'immenses colonnes de bougies. Autour de l'auguste sanctuaire étaient campées plusieurs compagnies du Bengale, et sur l'esplanade de l'archevêché veillait, rangée en bataille, une sainte phalange de cierges.

Le Grand-Seminaire et les Chartreux avaient été occupés par de forts bataillons de quinquets.

Toutes nos hauteurs apparaissaient couronnées par des batteries de fusées et de pétards.

Sur les quais, de nombreux escadrons de lanternes; partout, des escouades de lampions; dans la moindre niche, derrière chaque scapulaire ou *ex voto*, un ou plusieurs rats de cave.

On prétend que dans la cathédrale avait été caserné un redoutable corps de réserve.

Il est certain que, rue Ste-Hélène, une nuée de torches se tenaient prêtes à voler au premier signal.

A été très-remarqué le poste extraordinaire de l'Hôtel-de-Ville.

Bref, tout présageait une lutte à outrance entre la lumière et les ténébres...

Prenez garde à vous, chats-huants, hiboux et chouettes!

Enfin sonne l'heure fatale ou providentielle... le bourdon de St-Jean retentit, comme un tocsin répercuté par toutes les cloches d'alentour... de toutes parts s'élevèrent des croassements... Tout s'allume, s'enflamme, éclate, flamboie... Toute ruelle, tout recoin est visité, fouillé par quelque agent lumineux...

Où sont-ils donc, les sombres pèlerins?... pas un seul n'a été entrevu!...

A sept heures et demie, la formidable manifestation commençait à se douter de son échec, en se voyant réduite à tenir de loin en respect quelques centaines de curieux qui la contemplaient avec un silence goguenard... Moins de curieux que de luminaires!...

Cependant, aux approches de huit heures, un bec de gaz parvenait à aveugler un grand suisse pour le reste de ses jours; et une lanterne, en tombant, terrassait un tout petit gosse qui la gouaillait sur l'air des *lampions*!

A huit heures précises, cette flamboyante manifestation fit mine de se développer, de s'épandre et de pousser une reconaissance...

De là, quelques singuliers incidents. Plusieurs séminaristes téméraires furent grillés par une flamme du Bengale... On a entendu les cris de détresse de deux ou trois religieuses qui s'étaient vues tout-à-coup au milieu de trente-six chandelles.

On cite un lampion qui, ayant pris M. Guinand, professeur d'hébreu, pour le savant Ducarre, lui aurait joué un vilain tour. Une paire de lunettes extraordinaires, de ce quiproquo serait la cause!...

Moi-même l'ai échappé belle, car ayant eu l'imprudence de m'aventurer dans la montée St-Barthélemy, j'ai entendu un rat de cave dire à un de ses collègues :

« Non, laisse-le passer... c'est le frère Loyola. »
A ce frère-là j'en demande pardon!

Le 18 floréal an II (19 mai 1794), sur la proposition de Musset et le rapport de Queyssard, la Convention vote à l'unanimité le décret suivant :

« Art. 1^{er}. François Gamain, empoisonné par Louis Capet, le 22 mai 1792 (vieux style), jouira d'une pension annuelle de 1,200 livres, à compter du jour de l'empoisonnement.

« Art. 2. Le présent décret sera inséré au Bulletin de correspondance »

Toutes les pièces de cette horrible affaire furent déposées aux Archives comme pour servir de monument de cet acte cruel. Elles n'existent plus aujourd'hui. Le carton qui les contenait est toujours là; mais, procès-verbaux de la commune de Versailles, attestations des médecins, rapport du Comité des secours publics, tout ce qui concerne la victime de Louis XIV a été détourné, anéanti, sans doute au moment de la Restauration.

Ces faits parlent assez haut pour rendre toute réflexion superflue.

Joindrons-nous comme dernière touche à ce tableau déjà si sombre la connivence de la plupart des historiens, leur silence équivoque ou leur discrétion cynique et ces assurances d'un respect hypocrite et menteur adressées à des crimes consommés?

Un des plus audacieux à qui nous avons emprunté tous ces détails, le bibliophile Jacob, résume ainsi sa très-remarquable dissertation sur Gamain.

« Louis XVI était-il coupable d'un empoisonnement? — Non.

« Et la reine? — Non.

« Gamain a-t-il été réellement empoisonné? — Oui »

Un casuiste n'eut pas mieux trouvé. Mais M. le bibliothécaire de l'Arsenal, qui donne le poison à Gamain?

— Locuste peut-être, la Brinvilliers ou Couty de la Pomme rais?

G. TARDON.

Vers neuf heures, la manifestation toujours flamboyante imagina que le pèlerinage des Libres-Penseurs pourrait bien s'être dirigé vers la nouvelle église de l'Alcazar... une escouade de quinquets s'y porta en toute hâte, mais n'y rencontra que Faouët, le lutteur fauve, et Alfred, le joli modèle parisien, cherchant à se tomber le verre en main...

Depuis longtemps déjà, a-t-on dit, les Francs-Maçons s'étaient dispersés dans les ténèbres de la rue St-Elisabeth...

Quant aux Francs-Maçons du Refusé, il est avéré qu'ils se tenaient coi à l'ombre de leur Arbre-Sec!

Les divers postes établis dans les magasins de la rue Impériale pour affirmer l'alliance séculaire de l'Eglise et du Commerce, ont déclaré avoir entendu deux protestants qui naturellement protestaient, et un juif qui se plaignait de ne pouvoir s'endormir en paix.

Les mêmes ont signalé de nombreux groupes qui, pendant toute la soirée, ont affecté de se promener avec la plus profonde indifférence, sans avoir l'air de soupçonner quelque chose d'insolite...

Il y a lieu de croire que c'était tout simplement des journalistes libres-penseurs, pensant, tout en se gardant de rien dire, et pour cause!

Enfin, à dix heures tout était fini... Echec et mat!

Denis BRACK.

A BATONS ROMPUS

On vient de traduire en noms allemands certains noms de villes et de districts.

Le siècle de la féerie.

Le roi Hurluberlu.

Ce changement à vue fera, à n'en pas douter, le plus grand honneur au metteur en scène, surtout si M. Justamant profite de l'occasion pour intercaler, dans le nouveau décor, le ballet des légumes ou le divertissement des bayadères, mais il en résultera, je le crains, — sans parler des historiens et des géographes que cela va fatalement désorienter, — un grand trouble pour l'administration des postes.

Des lettres arriveront certainement pendant longtemps qui porteront, sur l'adresse, le nom aboli par Hurluberlu.

Et les pauvres facteurs ruraux en seront parfois à se dire :

— Ou diable a-t-on fourré Meseritz? Il me semble que c'était de ce côté; sacristi, pourtant on ne l'a pas emporté! Voilà bien quelque chose qui y ressemble, mais ils appellent cela Schaffsklicksberg! Enfin, voyons toujours...

D'autres fois, au contraire, ils auront à porter des lettres ornées d'adresses de ce genre :

Herr Snippfgybeermann,
Schaffsklicksberg!

Et, comme ils auront dans la tête un salmigondis de quatre ou cinq cents noms pareils qu'on leur aura seriné pendant deux ou trois jours, jamais de la vie ils ne pourront arriver, quand bien même on leur donnerait des vélocipèdes, à débrouiller tous ces étrennements que les Allemands appellent des noms, et à faire un service régulier et satisfaisant.

Je prévois, d'ailleurs, bien d'autres choses encore dans cette mesure qui n'est évidemment que le prélude d'autres mesures du même genre.

Ainsi, il est plus que probable qu'un de ces quatre matins, le grand sénchal Seringuinos fera proclamer à son de trompe par toute la ville de Feaskighsheim, un édit ainsi tourné :

« Habitants de Feaskighsheim !
— Dieu vous bénisse!
— Merci ! « Oyez, Oyez !!!
« Vous êtes informés qu'à partir de ce jour vous n'êtes plus Feaskighsheimois !
« Tous ceux d'entre vous qui n'auront pas, avant ce soir, changé leur ancien nom contre un doux nom allemand seront métamorphosés en citrouilles.
« Les présentes vous ordonnent encore de parler, à partir de ce jour, exclusivement allemand, sous peine d'être changés en lézards verts.
« Les enfants au-dessous de six semaines ne seront pas soumis à cette mesure.
« Les présentes vous enjoignent, en outre, de manger de la choucroute au moins deux fois par jour.
« Et, sur ce, allez en paix, Tarteifle ! »

Avec des feux de bengale, un essaim de belles femmes et une apothéose, je vous garantis qu'on tirerait de là une féerie un peu soignée.

Seulement, il faudrait demander des couplets à Clairville.

« L'Avenir national annonce que M. Peyrat a reçu un nouveau mandat de comparution devant M. le juge d'instruction de Gonet, pour le 8 décembre. »

Telle est la note que contenaient tous les journaux, la semaine dernière.

Ce que M. Peyrat aurait de mieux à faire, ce me semble, en ce moment, ce serait de louer une chambre dans les environs du Palais-de-Justice; il éviterait, de la sorte, des courses longues et ennuyeuses et des dérangements incessants.

Le matin en descendant de sa chambre il entretrait dans le cabinet de M. de Gonet et, après les salutations d'usage entre gens bien élevés, il dirait au magistrat :

— Eh bien, M. le Juge, quoi de nouveau ce matin? Soyez donc assez aimable, je vous prie, pour régler le travail du jour, pendant que je suis dans le quartier; ce soir, je crains de ne rentrer qu'un peu tard!

A propos des récentes condamnations des écrivains de l'Avenir national et du Réveil, M. Ernest Dréolle, rédacteur en chef du Public, — un journal qui paraît comme le prince Napoléon voyage, c'est-à-dire incognito, M. Ernest Dréolle, disions-nous, a commis en petit comité cet épouvantable à peu près :

QUENTIN DELESCLUZE PEYRAT, il fera chaud!
C'est un peu... Dréolichon, pour un défenseur du Trône.

Je lis dans le Gaulois :
« Renan corrige les épreuves de la Vie de saint Paul. »

Ce pauvre Ernest Renan a entrepris là une rude besogne, car on sait que la vie de saint Paul fut singulièrement remplie d'épreuves de toutes sortes.

Un insenséisme musical pour finir.
On me le raconte à l'instant et il est si atroce-ment effrayant que je ne puis le garder sans danger, j'en tomberais malade.

Je crie : Gare ! et je le lâche :
— Savez-vous quelle est la note de musique qui fait « rosse » ?

Ne cherchez pas, je vais vous le dire.

— C'est « sol. »
— On dit toujours : « Sol fait rino, » n'est-ce pas? Eh bien, puisque « Rino c'est rosse, » donc « SOL FAIT ROSSE. »

Jules PELPEL.

LES CHEVALIERS DE LA TRIQUE

2^e Série de GUIGNOL en colère.

N^o 4.

Guignol et Gnaffron voient passer un convoi qui se dirige vers le cimetière de Loyasse. C'est un vieux veuf, qui laisse plusieurs millions, qu'on porte à la dernière demeure. Deux neveux du défunt conduisent le deuil et suivent le cercueil la tête baissée; ils semblent abattus par une douleur poignante. Le cortège est nombreux et bien composé.

Un gamin débraillé le voyant passer chante à tue-tête :

« Quand papa mourra
« J'aurai sa culotte,
« Quand papa mourra
« J'aurai sa culotte de drap. »

GUIGNOL.

Ils auront sa culotte?... Oh! le damné gamin! Railler ainsi ce mort sur son dernier chemin Et se gaudir du deuil par semblable apostrophe!... Bast! nos mœurs ont créé le moutard philosophe.

GNAPFRON.

Un richard qui s'escaime au pays du repos, Laisse son saint frusquin s'il emporte ses os, Benoit!

GUIGNOL.

Et celui-ci ne doit rien à la banque : Le suisse, neuf eures, gens cossus, rien ne manque A son convoi funèbre.

GNAPFRON.

Et ça fait rire un brin Quand même l'on serait abruti de chagrin, Comme ces deux bourgeois... que leur tristesse est grande!

GUIGNOL.

La tristesse est souvent un masque de commande. Ce sont les héritiers... Epions leurs douleurs, Pour savoir quel rayon viendra sécher leurs pleurs.

Guignol et Gnaffron suivent le convoi jusqu'au cimetière et voient déposer le cercueil dans la fosse. Plusieurs discours sont prononcés. Les deux héritiers se couvrent le visage de leur mouchoir et paraissent étancher de véritables larmes.

GNAPFRON, après avoir éternué.

Tends donc le pif, Chignol : dans ma gorge qui siffle S'engouffre un doux parfum. On dirait qu'on renifle De l'essence d'oignons écrasés au pressoir... Parbleu! les deux pleurards en ont plein leur mouchoir.

GUIGNOL.

O blague de la mort! ô blague de la vie! Quelle dérision! quelle plate ironie!... Le sourire caché sous des pleurs apparents! Voilà l'effet des biens laissés à des parents. Ils sont heureux de voir fourrer votre carcasse Dans un trou que le temps de son grand pied efface.

Le sentiment filial est perdu de nos jours, Il est mort comme sont morts les chastes amours. Au chevet du mourant la cupidité veille, Le hoquet de la mort réjouit son oreille; Et pour toucher plus vite au but de son désir, Elle hâte parfois notre dernier soupir.

Les ténèbres de l'or éteignent la lumière, Depuis qu'on en a fait le dieu de la matière; Et l'homme est aujourd'hui plein de dévotion Pour ce dieu qui sourit à chaque passion.

GNAPFRON.

C'est assez déclamer de ta voix de bourrique : Hardi! mon vieux, tannons ces gueux à coup de trique, Afin que cette fois ils pleurent pour de bon... Ces rejets sans cœur de grue ou de barbon,

Sentant martin triquart caresser leur échine, Auront peur pour leur os et leurs vases de Chine; Et peut-être qu'au lieu de gaspiller l'argent Du mort, on les verra secourir l'indigent.

GUIGNOL.

Tu te trompes, Gnaffron, ces bâtards d'un autre âge Crachent sur la vertu; leur âme vile outrage Les nobles sentiments qui faisaient qu'autrefois De la paternité l'on respectait les droits...

Du reste, c'est bien fait, le vieillard qu'on enterre N'avait que pour son or la tendresse d'un père: Plus cancre qu'Harpagon et plus que lui rusé, Ce buveur de sueur s'était métallisé :

Insensible à l'amour, insensible à la joie, Il couvait son trésor, comme un oiseau de proie Couve ses œufs, afin qu'ils fassent des petits.

Il était juif dans l'âme, et de tous les partis Se faisait l'instrument... toute sa politique Consistait à coter la détresse publique,

Il escomptait la guerre, et cet esprit pervers Spéculait à la hausse sur nos tristes revers. Tant la fièvre du gain engendre l'égoïsme!

L'on n'a pas plus de cœur que de patriotisme! Il se cramponne au char du puissant et du fort, Prêt à baiser les pieds du vaincu demi-mort...

Oui, cet homme véral, conscience vendue, Aurait vu rousseler le sang à pleine rue, Qu'il eût, sans sourciller, plongé les mains, les bras Dans ce torrent pourpré pour pêcher des ducats!...

C'était l'homme sangsue, une pompe aspirante Qui puise constamment dans la prime et la rente. C'est par tous les moyens qu'il s'enrichit ainsi; Mais il va dégorger! Ecoute bien ceci :

Tout son or, provenant de rapine et d'intrigues, Doit être éparpillé par les neveux prodigues.

GNAPFRON.

Ce n'est pas très certain, car vois-tu bien, mon cher...

GUIGNOL.

Ce qui vient de la mer s'en retourne à la mer; Telle est la grande loi qui régit toute chose Et fait qu'à chaque instant tout se métamorphose. Les neveux du gredin, vidant son coffre-fort, Vont débrider leur vie et courir à la mort.

Ecoute-les monter la gamme de l'orgie; Comme ils égorgent bien leur oncle en effigie!...

PREMIER NEVEU.

Ah! vieux rogneur d'écus! tu te privais de pain!... Aussi nous t'avons fait un cercueil de sapin! C'est de l'économie; elle t'a fait sourire!...

Tant mieux! nous la tenons ta grosse tirelire! Ne te réveille pas, sinon, en bons neveux, Nous te r'enterrons dans la fosse des gueux.

Va, cher oncle, repose en paix dans ton suaire, Nous ne troublerons pas ta couche mortuaire... Tes écus, par tes mains savamment manœuvrés, Travaillaient, s'empilaient, dans tes coffres serrés!

Eh bien tu vas les voir, — ta joie en sera grande, — Du plaisir à tous grins danser la sarabande... A moi la femme folle et le cheval fringant!

A moi la vie ardente et le monde élégant! Ninette, viens au bois; la nature est en fête! Mon huit-ressorts est prêt, et l'or m'a fait poète;

Ses rayons sont rivaux des rivaux du soleil Et d'un sang appauvri m'ont fait un sang vermeil. A toi ces diamants, ces bijoux et ces perles! Ninette, viens au bois, viens écouter les merles.

Qui sifflent les badauds, sifflent les ventre-cieux, Lorsque les rossignols chantent pour les heureux... Ninette, viens aux champs; j'adore la campagne, Et tes yeux de saphir; je sens que le champagne, A mis le paradis dans ma tête et mon cœur!

Ma fée aux pieds mignons, si le merle moqueur Raïlle la passion que ta bouche m'inspire, Fais lui prendre son vol par un éclat de rire; Chantons, buvons, aimons en toute liberté :

Si nous devons mourir, mourons de volupté.

DEUXIÈME NEVEU.

Enfin! J'hérite donc!... et d'une belle somme! Cher oncle de mon cœur, grand merci, mon bonhomme! Ah! tu peux te flatter de m'avoir fait languir; Mais te voilà claqué, vivat!... Je vais jouir!

Oh! je vais m'en donner de la belle manière : A moi les lutanars et la vie ordinaire, La femme débraillée et les sales tripots Où l'on casse en riant les verres et les pots ; A moi tous les plaisirs que le dégoût affronte, Pour que l'or mal acquis s'en retourne à la honte!

GNAPFRON, se bouchant les oreilles.

Ah! sacrés chenapans! J'ai le tympan cassé Par ce grand air final dit sur le trépassé.

GUIGNOL.

Un dernier mot, Gnaffron, à propos d'héritage; Celui qu'on laisse, hélas! à ce triste avantage De placer trop souvent, chez l'héritier moqueur, Le deuil sur les habits, la joie au fond du cœur!... Des sentiments pieux l'on ferme la boutique.

GNAPFRON.

C'est la moralité de nos deux coups de trique.

BARRILLOT.

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs les quelques collections complètes qui nous restent du Refusé, contre 10 fr. en timbres-poste ou un mandat à l'adresse du Gérant. — Envoi franco.

INDISCRÉTIONS LYONNAISES

Crepamo mà cantiamo! Ecrivions-nous l'autre jour. L'heure du Crepamo est-elle sonnée?... Voici le Refusé en rapports intimes — trop intimes — avec madame Thémis, demeurant quai de l'archevêché. Qu'advient-il pour le pauvre de ce rapprochement que, certes, il n'a pas recherché? Le Refusé est-il menacé de devenir le Supprimé? présomption de notre bon droit à part, nous n'osons redouter une rigueur si grande.

Les assises d'Aix viennent de laisser la vie sauve au sieur François Joye, l'herboriste-empoisonneur. Ce n'est point au lendemain d'un tel arrêt que la justice lyonnaise viendrait condamner à mort un pauvre journal dont le seul tort est de faire une guerre un peu vive aux empoisonneurs de la morale et de l'intelligence...

Le Refusé voit avec plaisir s'annoncer une œuvre pie d'instruction clérico-lyonnaise, l'œuvre de l'Album pontifical; il offre de grand cœur à Mgr de Bonald ainsi qu'à M. l'abbé Goutte-Soulard — deux noms illustres, rayonnant en tête du comité de souscription — sa coopération à l'album susdit. Elle ne saurait être déplacée à côté de celle de M. Steyert, archiviste des hôpitaux de Lyon et l'un des bons rédacteurs de la Marionnette — dit-on. — Le Refusé propose d'adornner l'Album Goutte-Soulard de deux belles images qui seraient :

1^o Une vue monumentale de l'intérieur du temple maçonnique de la rue Ste-Elisabeth. L'édifice est remarquable et digne de cet honneur. De plus, il ne saurait manquer de réveiller, dans le cœur du Saint-Père, des souvenirs de jeunesse, doux et honorables à la fois.

2^o Une composition historique représentant les derniers moments de Monti et Tognetti, partant pour le Paradis par l'express de la guillotine, munis d'un ticket d'absolution signé Pio nono.

« Splendide » illumination le 8 décembre. Il n'y manquait que les cierges brûlés devant la « bonne Mère » par les empoisonneuses de Mar-seille.

Les Jésuites et les Maristes ont fait assaut d'artifices en cette solennité. L'avantage est demeuré aux Jésuites... Qui s'en étonnerait?

Que de lumières, bone Deus! Mais combien de ces allumeurs de lampions préféreraient de grand cœur à cette manifestation simplement lumineuse, une manifestation plus brûlante... celle qui consisterait en une grandiose et triomphale bûcher inquisitorial dévorant les mauvais livres, les mauvais journaux et — surtout — leurs détestables auteurs!...

En face de la sainte colline, incandescente de mille feux, rutilante de flammes de Bengale, et se couronnant d'une aigrette de bombes à étoiles, de fusées et de chandelles romaines, la Croix-Rousse dressait sa silhouette sombre, morne, muette de lumière, comme a dit le grand poète florentin. Silencieuse, mais significative protestation!

Sur ce Mont-Aventin de la cité lyonnaise, il est une vierge trois fois sainte et trois fois immaculée qu'on adore, et dont, avec une patience persévérante, résignée, mais résolue, on attend l'avènement, celle

« Que tout mortel implore, ou désire, ou rappelle... »

Voltaire l'a nommée dans des vers dont un fragment vient sous notre plume, mais qu'il nous est interdit de citer jusqu'au bout.

Oh! quand ton heure sera venue, Vierge bénie, Vierge féconde, quel flamboiement à la Croix-Rousse!...

Et parbleu, je parie qu'en face on illuminera aussi!

Je gage même qu'il y aura des lampions au Palais-de-Justice! Les lampions sont peut-être déjà prêts...

Un incident fâcheux, douloureux même, a surgi dans la presse politique locale. Nos vœux sincères sont pour le plein triomphe de la lumière, qu'elle doive confondre une calomnie ou démasquer une forfaiture...

N'en disons pas davantage pour le moment sur cette brûlante affaire, qui, par la force des choses, doit arriver à sa prompte solution.

Nous ne serons indiscrets que sur un point.

Quel est ce domino qui, au Gaulois, a pris soudain le rôle d'arracheur de masques et mis le feu aux poudres?

Eh bien! ce domino n'est autre que M. Dardenne de la Grangerie, dit d'Auvergne au Messager du Midi, dit Marcus au Salut public.

M. Dardenne, domino, avant d'être l'ubiquiste de la presse parisienne et départementale, était chef de bureau au Ministère de l'intérieur. Ce publiciste, aussi fécond que ventru, aura à répondre à l'attaque en diffamation que la veuve X... intente au Gaulois, qui, lui, ne sera peut-être pas bien flatté d'endosser la responsabilité d'une complaisance de Marcus-Domino pour son cher Salut public.

Nobody.

LES BOULEVARDS

Etrange! Etrange!! Etrange!!! Hier, j'ai reçu par la poste une lettre signée d'un nom assez connu. Je regrette sincèrement que mon correspondant ne soit pas venu chez moi. De vive voix nous nous serions entendus et peut-être aurions-nous présenté la chose différemment. Quoi qu'il en soit,

voici : Dans une lettre fort convenable et contenant à l'adresse des rédacteurs du *Refusé* des éloges exagérés. — Attrapez, chers confrères, — moi-même correspondant me prie d'insérer dans mes *boulevards* la note qui va suivre. J'ai changé à cette note quelques mots un peu crus et quelques tournures un peu lestes, mais j'ai maintenu le fond dans toute son exactitude. Je supprime la signature, mais je m'engage à la donner le jour où les hostilités seront ouvertes.

Attention, le tout s'adresse aux demoiselles ou veuves :

« Je suis plutôt laid que beau, plutôt petit que grand, plutôt bon que méchant.

« N'ayant pas grande fortune, je me suis arrangé de manière à gagner pas mal d'argent, grâce à un arc doué de plusieurs cordes. L'une de ces cordes est une plume qui frétille dans plusieurs journaux de Paris, de la province et même de l'étranger.

« Malgré cela, je ne fais pas d'économie, étant très-serviable, très-généreux et surtout très-dépensier.

« Ma conduite jusqu'à ce jour a été assez panachée »
« Je ne me suis jamais battu en duel, mais j'ai là tout près du front une petite cicatrice assez visible, résultat d'un débris de faïence. Cette cicatrice peut, à la rigueur, passer pour un coup d'épée.

« Je n'ai pas d'ennemis, mais je possède beaucoup d'amis qui seraient enchantés de me voir arriver quelque chose de désagréable.

« En amour je n'ai jamais eu de chance, je le dois à mon cœur qui s'attache vite, le montre trop tôt et récolte toujours indifférence ou moquerie. Bref sur ce chapitre là, je suis trop souvent platement ridicule.

« Je préfère le chien au chat, le singe au chien, l'oiseau au singe, la femme à l'oiseau.

« Tout est désordre chez moi, aussi bien dans mon esprit que dans mon appartement.

« Ma conversation est assez amusante, je manque complètement de fond, mais je possède un certain *brio*. Hélas ! je dévore la moitié de mes mots en parlant, ce qui nuit peut-être à mon appétit, car je mange trop-peu. En revanche je bois beaucoup et je fume trop.

« Je jouis d'une santé de fer qu'il m'a été impossible d'altérer jusqu'à présent, malgré des excès de toutes sortes.

« Je suis toujours gai, quelquefois jaloux, jamais brutal.

« Conclusion : Je veux me marier ! »

Voilà l'homme, je le connais peu, l'ayant rencontré trois ou quatre fois seulement au café de Suède. Mais depuis hier j'ai pris quelques renseignements sur lui. Je crois pouvoir affirmer que le portrait précédent est exact au physique et au moral. Entre-nous il n'est même pas très-flatté.

Les demoiselles ou veuves que le dit portrait n'effarouche pas trop, peuvent se mettre sur les rangs. Les lettres devront être adressées au bureau du *Refusé* qui les fera parvenir au prévenu. On observera la plus entière discrétion. Après les lettres viendra l'échange des photographies, mon *client* vient de m'en adresser un assez fort paquet, je crois bien qu'il y en a une dizaine de mille.

A vous, mesdames et demoiselles !

Ces bons parisiens, il leur faut toujours un lion. Après M. Gambetta, M. Weiss ; après M. Weiss, Richard Wagner. On se bat pour ce dernier, on l'insulte, on le prône, on le baloue, on l'acclame. Après les musiciens qui refusent de le jouer, voici les spectateurs qui refusent de l'entendre. Dimanche dernier au concert du cirque Napoléon, autrement dit concert Padeloup, on s'est presque battu pour le *Prélude du Lohengrin*. C'était dans toute la salle un charivari qui se mêlait au charivari de l'orchestre.

Passionnez-vous, mes bons amis, le sujet m'importe peu, pourvu que vous donniez signe de vie. Sifflez et applaudissez, après le réveil politique, le réveil artistique, c'est dans l'ordre.

L'autre matin, un duel devait avoir lieu entre un journaliste et un boursicotier. Ils prirent chacun un témoin seulement et partirent. Entre Puteaux et Suresnes, le journaliste rencontra un de ses *pays*, marchand de vins en gros je ne sais où.

— Ah ! mon cher, dit le marchand de vins, voilà une rencontre qui tombe à merveille, je viens de recevoir un petit nectar délicieux, ma maison de campagne est là tout près, viens.

— Tu vois bien que je suis accompagné, je vais à Suresnes avec ces messieurs pour affaires sérieuses.

— Tant mieux, j'invite ces messieurs avec toi, nous allons rigoler.

On eût beau se défendre, le marchand de vins est crampon comme tous les diables, il fallût céder. On entra et l'on but une, deux, trois bouteilles.

Ah ! mes amis, je désire que toutes les affaires se terminent de cette façon. Au bout d'une heure il y avait vingt-deux bouteilles vides et cinq hommes sous la table.

Jamais le duel n'a eu lieu.

Un enfant terrible est sur les genoux de son père.

Petit père, pourquoi que tu as beaucoup de petits livres qui s'appellent la *Cloche* et pas un qui s'appelle la *Sonnette* ?

— Mon chéri, la sonnette ne s'entend pas assez, tandis que la cloche c'est très-bruyant, etc...

Ah ! bien la sonnette qui est dans ta chambre à coucher fait du bruit, va, car chaque fois que tu rentres maman l'entend et M. Oscar se sauve.

Emile LAMBRY

SILHOUETTE MUSICALE

2^e Série, n° 41.

CLAUDIUS MARTIN

Sous-Directeur de l'Harmonie gauloise.

AU PHYSIQUE

Taille au-dessus de la moyenne ; — gros à proportion ; — figure écarlate ; — poitrine de cuirassier ; — air imposant (Ah ! je crois bien !) ; — en somme, bien planté.

EN MUSIQUE

Est professeur de solfège. — A du talent (inévitablement). — Est auteur de la polka *La Perle du n° 179 de la rue Lafayette*. — A conduit avec succès (toujours !) sa société dans différentes exécutions musicales. — Promet de faire un directeur capable. — Ex petit-bugle à la Fanfare lyonnaise. — Bon piston (personne n'en doute), quoique ne travaillant pas cet instrument (Ah ! c'est bien plus fort !).

DÉTAILS INTIMES

Est hargneux — vif — emporté — amoureux — jaloux. — A toujours raison, — supporte difficilement une observation et, malgré tout cela, trouve encore le moyen d'être bon garçon !... A été pensionnaire du théâtre du Cercle-des-Familles, sous l'administration Reynier-Guignol. — Excelle dans la *Fille de l'Épicier*, dans *Jupiter*, etc... dans l'art de siffler un bœuf. — Conserve avec vénération le sabre de son père et attend sa silhouette avec impatience.

La voilà.

A d'autres,
L'ACCEPTÉ.

RÉCLAMATION

A Monsieur JULES FRANTZ, directeur du *Refusé*.

Monsieur le Rédacteur,

Le titre de directeur de l'*Alliance lyrique*, que vous attribuez, dans la silhouette musicale de votre dernier numéro, à M. Jules Monestier — avec une malice dont l'opportunité m'échappe, — ce titre, dont je suis fier — je le revendique pour moi, car il m'appartient et je n'entends pas qu'on l'attribue à d'autres.

J'attends Monsieur, de votre loyauté, l'insertion de ces quelques lignes, et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

STÉPHANE GLOTON.

LA SEMAINE

Un grand nombre d'abonnés se plaignent de ne recevoir leur journal que le dimanche à midi : cela m'étonne d'autant plus que le mien, qu'apporte le facteur, le samedi matin à huit heures, m'est régulièrement remis le même jour avant trois heures du soir. Il est vrai que, chez mon concierge, le chef de la famille seul le lit, et encore pour moins perdre de temps, le lit-il en mangeant, si j'en crois les nombreuses taches de graisse qui émaillent la prose de mes collaborateurs.

Vainards de Parisiens ! S'amusez-ils, ces gaillards-là, avec leurs rassemblements. Ah ! Lyonnais, mes frères, vous devriez en mourir de honte. Eh ! quoi ! habitants de la seconde ville de France, ne pas avoir dans un de vos cimetières le moindre caillou tumulaire où l'on puisse faire de temps en temps quelque chose. Ah ! Lyonnais, mes frères, vous devriez en mourir de honte.

Que diable allais-je faire dimanche au palais Saint-Pierre ? Ma foi, je n'en sais rien, mais, ce que je sais fort bien, c'est qu'à peine entré, j'entends une grosse voix qui me crie : « Votre canne, monsieur. » Cette voix sortait du larynx d'un monsieur décoré assis dans une niche à gauche en entrant. Comme vous pensez bien, je n'osais pas désobéir à ce monsieur décoré : je lui remis donc ma canne, et lui demande s'il fallait lui donner aussi mon porte-monnaie : à quoi il me répond que c'est inutile, et me glisse entre les mains un carré de papier avec un numéro dessus : puis nous nous quittons enfin après force politesses.... de ma part.

— Ah ! ça ! me disais-je en montant, que diable veut ce monsieur décoré à ma canne ? J'étais intrigué ; un instant après, je redescendis : je rends au susdit monsieur son carré de papier, il me rend ma canne, mais en me demandant deux sous.

Deux sous ! bah ! que faire ? me disputer avec lui ? allons donc ! je lui en donnai trois. Eh ! bien ! vrai, si jamais de ma vie j'ai éprouvé un sentiment d'orgueil, c'est bien en glissant mes trois sous dans la main de ce monsieur décoré.

Et pourtant, je n'ai pas encore compris.

Pendant que les prix de certains produits augmentent, d'autres baissent : la Marionnette devient politique, et moyennant deux centimes par exemplaire, elle acquiert le droit d'exprimer librement son opinion sur certaines choses et certaines gens. Vraiment, ce n'est pas cher ; que dis-je ? c'est pour rien.

J'ai entendu dernièrement quelqu'un bien en cour dire :
« Ce n'est pas dans les journaux, ce n'est pas dans les pamphlets qu'on va chercher l'histoire. »

Ainsi, qu'on se le dise, ce n'est pas dans les journaux qu'on trouve l'histoire... ni dans les pamphlets. (Attrapez cela, M. Ténor).

Les journaux, bien ! on peut tomber sur le *Courrier de Lyon*, sur le *Pays* ; mais les pamphlets !... l'histoire est toujours du pamphlet pour la personne critiquée, alors comment distinguer ? à moins cependant — le

pamphlet moderne étant le plus souvent un tout petit volume — d'établir ce règlement :

Seront considérés comme pamphlets tous les ouvrages historiques d'un poids moindre de cinquante grammes — à moins qu'ils ne soient écrits par un personnage officiel.

Alors... on aurait recours à la charge.

Un personnage administratif a bien voulu m'apprendre pourquoi on m'a soulagé de ma canne pendant ma visite au Musée.

Qu'on me s'avoué cette explication :
Supposons qu'un monsieur entre dans la galerie de peinture avec une canne ; naturellement le premier tableau qui le charme, il le montre à son voisin du bout de la susdite canne ; mais — suivez bien mon raisonnement — mais, naturellement aussi, un maladroit passe derrière, pousse le bras du monsieur, et crac... voilà une toile de cent mille francs (le Musée n'a que de celles-là), voilà, dis-je, cent mille francs percé !

Pas plus difficile que ça ! La manœuvre est bien simple, quoique se faisant à l'intérieur ; d'ailleurs on voit ces choses-là tous les jours, et chacun sait que les glaces de Monnet et Dusserre sont brisées de cette façon au moins sept fois par semaine. Et c'est pourquoi l'on a placé à l'entrée du Musée un monsieur décoré qui empêche, aux frais des victimes, l'introduction dans le palais d'une arme aussi dangereuse.

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le directeur.
J'ai l'honneur de vous annoncer l'apparition d'un nouveau journal hebdomadaire à 10 centimes, ayant pour titre :

L'AVANT-GARDE
Journal des francs-tireurs.

Nous espérons suivre vaillamment, monsieur, sur la route qu'ils ont frayée, le *Refusé* et ses francs-parleurs, qui, je n'en doute pas, voudront bien honorer de leur sympathie les francs-tireurs de l'*Avant-Garde*.

Pour l'un des gérants,

L. F.

Lyon, le 10 décembre 1868.

Ce n'est pas sans intérêt, sans doute, que le public apprendra la faveur toute spéciale dont notre bien-aimé gérant vient d'être l'objet.

Mardi soir, la ville de Lyon était en fête, lanternes et lampions embrasaient le riant coteau de Fourvières, et, honneur insigne, au même instant, M. Jules Napoléon Clerc recevait une invitation gracieuse à se présenter.... devant le juge d'instruction.

La politique n'est, paraît-il, pas étrangère à la chose.

Etonnant ! comment diable un journaliste peut-il bien traiter des sujets défendus quand il a le droit de parler de tant de choses intéressantes et inoffensives comme, par exemple, des brouillards du Rhône, du prix des huitres, de la maladie des pommes de terre, et de la santé de l'empereur.

Albert DUNOIS.

P. S. Nous avons lu la brochure sur l'exposition universelle qui doit avoir lieu à Lyon en 1870 ; à cette brochure, qui donne une idée exacte du but de cette exposition, est jointe d'un plan fait d'après les dessins de M. Baqui, où sont indiquées la forme et la situation des corps de bâtiment qui doivent réunir les produits de toutes les industries de l'Europe.

Cette brochure est à lire.

M. Charvet, horloger, nous prie d'annoncer que les cadrans électriques de la ville ne le regardent en aucune façon.

A. D.

GAZETTE DU PLATEAU

On m'a rapporté que les coopérateurs avaient trouvé bien sévères les quelques lignes que je leur ai consacrées dans ma dernière *Gazette*.

Je veux bien reconnaître que je ne suis pas précisément en communauté d'idées avec mon confrère l'olard du *Progrès*, lui qui, sans exception, voit d'un œil ravi la marche actuelle de toutes les associations ; mais je ne crois pas cette raison assez majeure pour me faire renoncer à mon droit de critique, droit déjà assez limité dans un journal comme le nôtre, qui n'est pas cautionné.

Les chefs d'ateliers de la Croix-Rousse viennent d'ouvrir un cercle rue du Mail.

Les statuts de cette association démocratique qui ont paru dans un des derniers numéros du *Progrès*, sont les mêmes, sauf quelques modifications peu importantes, que ceux d'un cercle du même genre, établi aux Brotteaux depuis plusieurs années.

Cette association s'est baptisée du nom passablement prétentieux de *cercle progressif*.

Sans vouloir approfondir ce qu'un cercle, qui n'est après tout qu'un cabaret, peut avoir de progressif, je me demande comment il se fait que nos intelligents ouvriers du plateau, avec des vues de progrès, soient allés chercher un règlement aussi absurde que celui du cercle des Brotteaux.

Dimanche dernier les pompiers de la ville et ceux du 1^{er} arrondissement ont fêté Sainte-Barbe, leur patronne, chez Gauthier et chez Four.

Ils avaient orné leur salle de festin de trophées composés de drapeaux et d'instruments de mort, canons, fusils, gabiens, etc.

Le buste de leur père, fraîchement reblanchi, était dans un coin de la salle à côté du balai.

Au dessert ils ont chanté en chœur cette fameuse complainte sur leurs collègues de Nanterre que Lucio semble avoir pris à tâche de populariser.

Le soir ils ont dansé à *Valentino* et chez leur traiteur de la rue du Mail.

On ne dit pas s'il y a eu des dégâts mais on peut bien supposer que ce beau corps en uniforme, habitué, comme il l'est, de jouer avec le feu, a dû allumer plus d'un incendie dans le cœur incandescent de nos gentilles ouvrières, expies pour avoir le plaisir de l'éteindre...

Ce n'est pas sans raison que ce refrain a été fait :

Défilez-vous d'un pompier qu'a bu !

Dolbeau vient d'augmenter sa troupe d'un personnage uipède qu'il annonce sous la rubrique de Donato 1^{er}.

Il y a deux ans, M. Guillet, directeur du Casino, et M. Surian, directeur de l'Eldorado affichaient aussi — chacun de son côté — un Donato 1^{er}.

En ce temps-là je n'ai pas fait la moindre recherche pour découvrir si réellement tous les membres de cette famille régnaient de Donatos avaient le droit de se donner, séparément, pour des chefs de branche ; or, je pense qu'aujourd'hui le propriétaire de la grange Tivoli ne s'étonnera pas non plus de me voir rester indifférent devant ses proclamations !

Les cafés Gauthier et Audenis, transformés tous les deux en arènes lyriques — l'un le samedi et l'autre le dimanche — rivalisent à qui emportera la palme du chant.

Chez Gauthier, c'est la société des *commis de fabrique* qui est en lice, et chez Audenis, c'est celle des *amis de la chanson*.

La première de ces sociétés compte parmi ses habitués des artistes du Grand-Théâtre : Fôret, Méric, Anthelme Guillot (1), et un célèbre baryton de cafés-concerts : Andrieux ; en outre, elle possède quelques chanteurs-amateurs d'assez de mérite, entre autres un très-bon narrateur de chansonnettes en patois du Gourgouillon qui rappelle un peu feu le docteur Malibran, lequel fut un maître en ce genre.

Mais si les *amis de la chanson* ne peuvent pas revendiquer la gloire (?) de compter parmi eux des artistes de théâtres impériaux, ils n'en ont pas moins d'autres titres à invoquer dont ils peuvent tout autant s'enorgueillir.

Ce joyeux assaut de chant a pour athlètes des chansonniers du cru et tous les plus joyeux goguettiers du plateau, aussi il faut voir comme le dimanche les ouvriers avec leur famille s'empressent d'y aller retenir leur place !

Panisset, Florent, Bichon et les deux Ferdinand — tous ces boute-en-train modèles — sont aussi populaires à la Croix-Rousse que les Arnaud, les Perrin et Paera peuvent l'être à Paris.

Ainsi, les goguettes du Temple, du quartier Latin et de Belleville, tant courues en 1847, sont ressuscitées à Lyon, et c'est à la Croix-Rousse, sur ce mont Aventin de la Rome française, qu'elles ont dressé leurs tentes.

Que notre climat leur soit propice !

Jules CÉLÈS.

Thierry-le-Lyonnais, nous prie de le rappeler au souvenir de ses chers compatriotes, en leur annonçant ce qu'ils n'ignorent pas, à savoir que le meilleur des photographes, à Paris, est le photographe Thierry ; qu'il demeure toujours rue de la Chaussée-d'Antin, 41 ; qu'il a religieusement conservé les clichés de leurs photographies, et que ceux d'entre eux qui désirent se procurer de nouvelles épreuves, doivent se hâter de les demander avant le dernier jour de ce dernier mois, attendu qu'à cette époque le Dieu soleil est peu favorable à une bonne exécution. Voilà !

Thierry, tu vas m'la payer !

Autobiographie de Bonaventure FURET

sur les gens qui vendent quelque chose

Les uns prétendent que lorsque la vie devient chère dans un pays, c'est qu'il périclité ; d'autres affirment, en s'aidant des spéculations économiques les plus alambiquées, que c'est au contraire un signe de richesse, puisque cela donne un cours plus actif au numéraire.

Quoi qu'il en soit, je m'aperçois un jour que, de trois sous pour une chemise, ma blanchisseuse était arrivée insensiblement à trente centimes ; que mon bottier me comptait une différence additionnelle de trente ou quarante pour cent ; que mon loyer montait d'une façon déraisonnable, et que mon revenu ne suffisait plus qu'à me faire voir que le petit rentier est l'être le plus mal partagé dans la société, reserré qu'il est entre l'immobilité du taux légal, d'une part, et de l'autre, les crédits mobiliers et immobiliers, les pourboires, les loteries de société, le dénier de tous les saints, le double décime, l'emprunt groënländais, et cette recrudescence de faux cheveux qu'exigent de lui les femmes aimables.

Les choses en étaient arrivées à ce point que non-seulement je manquais souvent du nécessaire, mais que je manquais même parfois du superflu, et chacun sait que, dans une existence bien organisée, le superflu est l'indispensable.

Voulant combler ces lacunes, je cherchai, je réfléchis, j'étudiai, et j'eus enfin qu'à l'origine des sociétés, les hommes, pour se procurer ce qu'ils désiraient de ce qui appartenait au voisin, inventèrent le commerce.

C'était un trait de lumière et je m'empressai de m'en éclaircir.

Je réalisai mon capital, je louai un magasin et j'achetai des marchandises : j'étais improvisé commerçant.

Je payai tout comptant et lançai dix mille prospectus pendant la première semaine, attendant le client de pied ferme. Le douzième jour, un monsieur entra et je courus à sa rencontre ; c'était la clientèle qui venait de tourner le bouton de ma porte, c'était la réussite, le succès, la fortune. Je fus charmant et empressé, quoique digne, et je vendis un objet de trente sous sur lequel je réalisai un bénéfice net de cinquante centimes.

La journée fut close sur ce premier laurier, et le soir, après avoir passé à mon journal :

CAISSE A MARCHANDISES GÉNÉRALES

Pour vente au comptant du n° 87 . . . 1 fr. 50

. . . je me fis ce calcul très-simple :

J'ai pour 20,000 francs de frais ;

J'ai pour 80,000 francs de marchandises.

Comme je ne puis passer une année sans renouveler ce que j'ai en magasin, si je vends trente sous ce qui m'en coûte vingt, ce que j'ai payé 80,000 francs me fournira une encaisse de 120,000, c'est-à-dire, un bénéfice de 40,000 fr. et 20,000 net en déduisant mes frais. Les années agrandiront certainement mes affaires, et en cinq ou six ans, j'aurai plus que doublé ma première mise. — Oh ! mon Dieu ! je n'étais pas ambitieux et cela me suffisait.

(1) On m'apprend que M. Anthelme Guillot qui assistait régulièrement aux soirées de chant de la société des *commis de fabrique*, a cessé immédiatement ses visites après avoir été reçu pensionnaire du Grand-Imperial !...

Pendant le premier mois, je vendis pour 34 fr. 25 ; c'était peu, mais il fallait bien me faire connaître. Le second mois, la vente monta à 88 fr. 70. C'était déjà mieux, et, d'ailleurs, tous mes fabricants me disaient que je devais infailliblement réussir. Le troisième mois... le troisième mois, il me fallut payer mon terme, mes impositions, mon gaz, et je dus entamer ma réserve. J'avais bien compté payer tout cela sur la vente, mais il ne faut pas se laisser abattre par une première déception.

Je dis première, car hélas ! j'en eus d'autres. Voulu faire le demi-gros avec le détail, je pris un placier : mine intelligente, façons alertes, élocution facile, air d'entente — la crème des placiers — 2,400 fr. de fixe et 40 p. 0/0 sur la vente brute.

Il me fit comprendre que pour avoir entrée dans les maisons, il fallait commencer par forcer la main en donnant la marchandise à très-bon compte — à prix d'achat s'il le fallait, — et que, d'ailleurs, vendre était le principal, pour renouveler et mettre de l'argent en caisse. Voilà qui était raisonnable en homme de métier, et je me rendis à ses raisons, parfaitement convaincu.

Cela marcha bien, et si bien, qu'au bout de l'année il m'avait fait pour 60,000 fr. d'affaires. Alors je fis mon inventaire.

Les chiffres m'ont toujours ennuyé : cette fois, ils me parurent brutaux. En effet, la vente au comptant m'avait produit 20,000 fr. de bénéfice, mais les 60,000 fr. de mon placier qui avaient été vendus à prix d'achat — pour allécher — n'ayant rien produit, il me restait :

Frais généraux primitifs	20,000 fr.
Appointements du placier	2,400
Son intérêt sur 60,000 fr.	6,000

Total 28,400

Je perdais donc, cette première année, 28,400 fr.

Il me restait, il est vrai, pour 20,000 fr. de marchandises ; mais c'était des articles qui n'étaient pas de vente et qui n'ayant pas été écoulés subissaient une dépréciation d'environ 60 p. 0/0.

Je me fis de beaux sermons sur les sacrifices nécessaires aux commencements, et je complétais ce qui me manquait de marchandises.

J'allais recommencer plein d'espérance, quoique échaudé, lorsque je reçus un jour, de mon placier, une lettre dans laquelle il me disait que des intérêts de famille l'appelaient en Suisse et qu'il me priait, à son grand regret, de lui choisir un successeur.

Cet procédé inattendu et un peu précipité m'abandonna sur le coup, puis me donna quelques soupçons. Je voulus m'en éclaircir, et j'appris bientôt la vérité :

Cet homme qui n'avait par lui-même ni argent ni crédit, avait vendu à des intermédiaires qui étaient ses associés, mes marchandises que l'on revendait ensuite au cours du détail. En quelques mois il s'était assuré du crédit avec mon argent, s'était fait une clientèle avec mes articles, et me laissait en fin de compte dans une position fort embarrassée.

Ma première pensée, une fois l'indignation et la colère assoupies, fut de remplacer cet adroit coquin ; mais je réfléchis que cela me coûterait encore de nouveaux sacrifices, puisque ma maison n'était pas plus connue qu'au premier jour, et je me décidai à ne plus faire que le détail.

Je me remis donc aux affaires, j'attaquai la clientèle privée ; mais je me trouvais bientôt devant un nouvel embarras.

Mon placier qui avait écoulé pour lui mes marchandises dans un quartier populaire, m'avait poussé à n'avoir que du commun, ce qui ne se vendait pas dans le quartier riche où j'étais ; je m'en aperçus bien vite.

Que faire avec 80,000 fr. de ces articles sur les bras ? Je louai un second magasin dans un faubourg, ce qui me coûta 12,000 fr. d'installation, et j'y mis un de mes amis sur qui je pouvais compter, ne pouvant tenir moi-même deux maisons.

J'allais incessamment de l'une à l'autre ; je stimulais, j'interrogeais, j'avais l'œil à tout, l'esprit tendu par toutes ses cordes, faisant bonne figure, affectant la confiance et quittant le soir ce collier de labeur, pour m'enfermer, la crainte dans l'âme et les plus sombres nuages devant les yeux.

Mon activité produisit des fruits, et la voie s'ouvrit devant moi. Je marchais ainsi pendant une nouvelle année : la clientèle se faisait.

Je touchais à une ère enfin prospère, lorsque l'inventaire inexorable me montra une maison presque faite, mais épuisée, réduite à vivre au jour le jour, et appauvrie par les crédits qu'elle était obligée de faire doubles de ceux qu'on lui faisait.

C'était terrible : sombrer au port ; perdre la partie au moment où elle s'engageait à souhait ; se trouver en face d'une liquidation au moment même où quelques milliers de francs auraient tout sauvé en permettant d'attendre !... Non : c'était impossible ! Je me raidis, je me multipliai : je cherchai des fonds en montrant mes livres, mais cette confiance même me nuisait : on sait que l'on peut tout attendre d'un honnête négociant dans l'embarras, et l'on me faisait, sous le manteau, des conditions ruineuses et qu'il ne me semblait même pas honorable d'accepter.

Enfin, une échéance arriva et j'eus un billet protesté. Je perdis la tête et courus à la Seine. En route, un dernier espoir me vint. J'avais entendu parler d'un nommé Dumirail dont les ressources en commerce étaient proverbiales, quoiqu'on s'en moquât, et j'allai le trouver. Je lui expliquai ma situation.

— C'est bien, me dit-il, laissez-moi faire et je vous sauve. Pour preuve de ce que je sais pouvoir faire, je vous propose de nous associer.

Cet homme était ma providence : il m'offrit à déjeuner et nous signâmes, séance tenante, notre acte d'association sous la raison : Bonaventure Furet et Cie. Personne ne se met de gaieté de cœur dans une mauvaise affaire : j'étais rassuré.

— Avant tout, me dit Dumirail, il faut payer ce billet avant que personne sache qu'il a été protesté. Je trouverai les fonds nécessaires.

Dès que cela fut arrangé à notre honneur, mon associé fit des circulaires au nombre de trente mille dans lesquelles nous annoncions une nouvelle extension d'affaires ; puis il partit en fabriquant, et acheta à 90 jours, pour environ 250,000 francs. J'avais toujours exactement payé et cela se fit comme par le passé.

Je jouai le procédé un peu hardi, mais j'avais confiance. Truivez de ma stupéfaction, lorsque le mot de Dumirail à son retour fut celui-ci :

— Maintenant, mon cher, il faut déposer notre bilan avant huit jours.

— La faillite !

— Mais certainement.

— Vous vous moquez !

— Ah ! ça, mon cher, me dit-il en me regardant avec un air d'incontestable supériorité, vous arrivez donc du Congo ? Comment, je prends votre maison au moment où vous allez faire un plongeon, je lui constitue des créanciers, ce qui est la fortune du commerçant en déroute, je vous mets entre les mains un moyen simple et légal de rattraper une partie de vos pertes et vous n'êtes pas content !

— Mais ces pertes seront supportées par d'autres ! Et puis nous avons ici ces 250,000 francs de nouvelles marchandises que vous venez d'acheter et nous pourrions....

— Les vendre ? C'est fait.

— A qui ?

— A un de mes amis, Lenormand, un banqueroutier frauduleux qui file ce soir pour Bruxelles, et que tout le monde croit encore en bonnes affaires à l'heure qu'il est.

— Un banqueroutier ! mais il ne paiera pas !

— Ah ! ça, vous me prenez donc pour un imbécile ! Certainement, qu'il ne nous paiera pas, et c'est là ce qui nous sauve ! mais vous n'y connaissez rien.

J'étais ahuri.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE
(La suite à un prochain numéro.)

ECHOS DE COULISSES

Distribution de CRISPINO.

Crispino	MM. Danguin.
Fabrizio	Paulin.
Mirobolan	Dubosc.
Le comte d'Elfiore	Anthelme.
Don Isdrubal de Caparota	Gustave.
Bartolo	Darrois.
Annette	Mmes Singlée.
Lisette, mère d'Isdrubal	Dartaux.
La commère	Moreau.

On me demande pourquoi il signor d'Herblay a supprimé, dans la *Jeunesse du roi Henri*, la meute de chiens qui en faisait le plus bel ornement ; le chef de claque n'aurait certainement pas refusé de prêter ses *aboyeurs patentés* pour tenir l'emploi....

Aux Célestins, dans la quinzaine, l'*Ile de Tulipatan* Mmes Jeanne et Michon, MM. Belliard, Luco et Seiglet sont chargés de faire avaler au public cette nouvelle.... chose du *maestro* Offenbach.

Simple question :
1° Quelle est l'importance des amendes dans le budget directorial ?

2° M. Dalia, qui les inflige avec tant d'empressement, touche-t-il une prime ?

3° Chez quel fripier de la rue du Bœuf notre directeur a-t-il loué les détroques qui recouvrent les figurants de *Norma* ?

4° Pourquoi l'impresario lyonnais s'obstine-t-il à annoncer la reprise de *la Juive*, sachant pertinemment qu'il ne pourra la donner convenablement.

Mlle Moreau a avalé trois mouchoirs pendant la première représentation de *Norma*. On voit bien que ce n'est pas la direction qui lui fournit son linge !...

Au 1^{er} acte de la susdite reprise, huit soldats de carton, aux formes étiennes, arrivent sur la scène (Dalia appelle ça un défilé) ; quelques titis en goguette, se croyant à une représentation du *Malade imaginaire*, crient aussitôt : « A la porte les infirmiers ! »

La rédaction du *Refusé*, dans l'intérêt de la partie mâle de notre troupe lyrique, vient de faire l'acquisition d'une ceinture 1^{re} choix de M. Cambon, maire et notaire, et se propose de l'offrir à Mlle X***, bien connue pour ses excès... de voix

Edmond WALTER.

Dernières nouvelles. — On nous apprend que M. Dalia, du Grand-Imperial, va publier ses mémoires !! Lyon attend.

E. W.

Pour paraître samedi prochain à Paris, le *Pavé*, journal littéraire quotidien. Rédacteur en chef : A. de Secondigné. Bureaux : 17, rue du Faubourg Montmartre.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Le 4^e numéro du *Démocrate* (nouvelle série) a paru le 3 décembre, avec la rédaction complète du *Barbare*.

Empruntons à notre excellent frère parisien un trait signé H. Verlet :

— Je fais appel à toute la sagacité des lecteurs du *Démocrate*. Qui d'entre eux voudra bien m'expliquer le sens de cet écrivain cloué au-dessus de la porte d'entrée de la Police correctionnelle :

SECOURS AUX BLESSÉS.

— Dis-donc, Marie, ne te mets donc pas les doigts dans le nez, comme ça, en public.

— Mais maman, qu'est-ce que ça fait ?

— Comment, qu'est-ce que ça fait, tu ne comprends pas, petite malheureuse, que tu fais des *manœuvres à l'intérieur*.

L'exposition des toiles, envoyées à la Société artistique de Marseille, a été ouverte le deux décembre.

Il n'y a pas eu d'arrestations.

M. Henri Rochefort met la dernière main à un ouvrage qui paraîtra à Bruxelles et qui sera intitulé : *Histoire vraie d'un chef d'Etat*. En voici la dédicace telle qu'elle nous est communiquée : *A toute la France*. C'est M. Charles Hugo

qui écrira la préface du nouveau livre de l'auteur des *Frangais de la Décadence*.

(Tablettes de Marseille.)

De tous les maîtres, le plus mauvais à servir c'est un menuisier.

— Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ?

— Parce que tous les jours que le bon Dieu donne, il frappe sur son valet.

(Bonhomme normand.)

PE-NEY.

EN MANCHES DE CHEMISE

Philosophie de M. de la Palisse.

Encore un nouveau reproche !... Dieu me damne, où cela s'arrêtera-t-il !...

Cette fois l'apostrophe est écrasante, et si Rossignol-Rollin ne vient pas à mon aide avec sa troupe d'hommes fauves et d'apollons musclés, je suis un journaliste radicalement aplati.

Prédicateur !... sermonneur ! Est-ce assez violent ! Pourquoi pas rat d'église ou JÉSUITE... par ricochet.

Ah ! vous me la baillez belle, messieurs les aveugles-clairvoyants ; et il faut que vous soyez doués d'un crâne talent de lire entre les lignes pour dénicher dans mes élucubrations fantasmagoriques quelque chose qui vise au sérieux... OÙ diable allez-vous chercher la petite bête !

Moi, un homme réfléchi !... Allons donc, gogos que vous êtes !... Sachez, une fois pour toutes, que s'il m'arrivait d'écrire quelque chose de sérieux, je n'en penserais pas un trait mot ; tandis que lorsque je suis badin et eroustant dans ma prose, c'est que j'écris ce que je ne pense pas... Débarbouillez-vous dans ce dilemme inextricable.

Ah ! si vous me disiez, en me répétant moi-même, que je me galvaude à plaisir au milieu des chardons du style poissard, que je cultive avec un certain chic les fleurs de rhétorique de l'institut des halles, j'en serais émerveillé et tout ballonné d'orgueil. Mais je ne vous ferais pas plus, pour ces vérités, de procès en diffamation que je ne vous enverrais mes témoins !... si j'en trouvais.

Sac-à-papier ! mettre flamberge au vent et loger mademoiselle Durandal dans une peau humaine ou lui prêter la mienne pour fourreau, ah ! bien non !... ça dérangerait mes habitudes. D'abord la vue du sang me donne la fièvre ; c'est à ce point qu'une puce sur le sein de Vénus me fait frissonner. Quand je pique, ce ne sont jamais que les amours-propres qui sont la pelotte sensible où l'enfoncée mes petites épingle ; et par les blessures que je fais il ne sort jamais que du son ou du vent.

Et c'est fort heureux, car s'il en était autrement, je me créerais des ennemis, moi, qui jusqu'à ce jour n'ai encore admis dans cette intimité que quelques rares idiots et un couple d'imbéciles. Et puis cela dérangerait singulièrement ma douillette manière de vivre, qui est celle d'un sectateur de troisième ordre du philosophe d'Athènes, le sensuel Epicure.

Oui, je suis un des satisfaits de l'existence ; et si tant d'autres geignent contre la dureté des temps et les déboires de la vie, c'est qu'ils sont trop exigeants et ne savent pas se faire tout doucement leur petit nid de jouissances.

A ceux-ci, il faut une leçon ?... la voici :

Ça, dites-moi, Sardanapales insatiables, pourquoi beaucoup d'entre vous trouvent-ils qu'ici-bas le bonheur n'est qu'un leurre désespérant et qu'un mot creux ?

Vous n'en savez rien ?... Eh bien, je vais vous le dire.

C'est qu'un grand nombre désirent l'impossible et qu'il existe trop de sots parmi ceux qui se plaignent. Soyez plus modérés dans vos désirs et sachez limiter vos besoins. Hé ! saperlotte ! la vie n'est pas un océan d'amertume et de larmes par la raison qu'on n'y peut pas nager en plein superflu.

Le superflu, savez-vous ce que c'est ?... C'est le camarade de lit de la satiété ; et je prétends, quitte à le prouver, que le nécessaire est le summum des satisfactions humaines.

Ah ! le nécessaire !... Ayons le nécessaire !... Pour être heureux, il ne faut rien de plus.

Qu'il en est de ces Don-Juan au petit pied, de ces Lovelaces inassouvis qui vont sans cesse, tant leur ardeur est fiévreuse, papillonner de la brune à la blonde, essaimer de la châtaigne à la rousse, roucouler auprès de la vaporeuse ou s'émoustiller les sens avec la passionnée !

Et toute cette voltige amoureuse ne fait qu'attiser leur flamme sans satisfaire leur cœur ; elle les abreuve à la coupe traîtresse des voluptés, sans jamais leur donner les ivresses du véritable amour.

Pourquoi changer aussi souvent de maîtresse ?... Pourquoi cette multiplicité de capricieux désirs qui jaillissent en foule ?...

Ah ! croyez-moi : en fait de femmes, la quantité c'est l'abus.

La qualité, voilà le Phénix !

Oui, en fait de femmes, n'en aimons qu'une, une unique !

Mais qu'elle soit douce, spirituelle et jolie. Pour être heureux, il ne faut rien de plus.

Et cette lépreuse engeance des avarés, qui font constituer leur bonheur dans la seule vue stupide des monceaux d'or monnayé et dans l'excès de leur rapacité inhumaine.

Oh ! les voyez-vous, ces êtres âpres et dégradés, bourrelés par leur soupçonneuse inquiétude ; ils suent la mort par tous les pores de leur peau parcheminée et se consument, basement accroupis, auprès d'un coffre-fort bourré d'espèces jusqu'à la gueule.

Comme ils vendraient leur âme abjecte au diable, si ce gredin de roi des roussis la voulait payer assez cher !

Loin de moi cette manie crasse d'entasser l'or sur les piles d'écus ;

Avoir toujours la poche suffisamment garnie. Pour être heureux, il ne faut rien de plus.

Si j'étudie les adorateurs du dieu Gaster, je vois des ventripotents avanglés, des gastronomes goulus, qui ont logé leur âme dans leur palais et qui rançonnent la terre de ses produits les plus rares et les plus délicats pour en couvrir la table gargantuesque de leurs luxueux festins.

Ces gosiers raffinés, pour se désaltérer mettent à contribution les meilleurs vins du monde : Bordeaux, Pomard, Johannisberg, Champagne et Chambertin.

Tout cela pour l'unique sensualité de leur bouche et au profit de leur panse... Mais où est le bonheur ! Méprisons ces profusions de victuailles et sachons vivre avec une saine frugalité :

Un bon vin vieux, des primeurs, des volailles. Pour être heureux, il ne faut rien de plus.

Je me résume en soutenant ma thèse : Le nécessaire est le plus précieux des biens, et l'on est toujours assez riche, même en amour, du pain quotidien.

Suivez mes préceptes, messieurs les insatiables, et vous reconnaîtrez l'efficacité de mes leçons : De l'or, du vin, bonne table et maîtresse. Pour être heureux, il ne faut rien de plus !

JEAN SANS-GÈNE.

THÉÂTRES

Le procès intenté par M. Spectateur-Payant à M. Maugé dit d'Herblay, s'instruit avec une rapidité effrayante. Sous toutes probabilités l'affaire viendra samedi prochain dans les colonnes du *Refusé*.

On sait que notre aimable impresario est pour... chassé pour avoir trompé ses clients sur la qualité et la quantité de la marchandise en vue.

La cause de M. Spectateur-Payant sera soutenue par M^e Opinion-Publique. M. d'Herblay défendra lui-même ses actes !...

Jules FRANTZ.

A NOS LECTEURS

Le *Refusé* est accusé d'avoir volé un baiser à dame politique, laquelle est, dans l'ordre actuel, de trop haut parage pour un gueux de notre espèce ; mais, comme il s'est toujours montré jaloux de se maintenir dans le cercle étroit des bienséances sociales, il a la conviction de son innocence et la persuasion d'en fournir des preuves victorieuses.

Si, pourtant, le *Refusé* était jugé coupable, il se résoudrait à subir une proposition qui souvent lui a été faite, celle d'acheter un quartier de noblesse, c'est-à-dire de se transformer en JOURNAL POLITIQUE.

Denis BRACK.

Rédacteur en chef du *Refusé*.

Correspondance.

V. M. — Pas assez travaillé.

POLYDOR. — Vieux jeu. Autre chose.

N. y. — Vous avez une lettre poste restante.

O. B. I. — Paresseux !

V. I. — Plus que jamais nous comptons sur vous.

N. B. — Même réponse.

BONHOMME (Issoire). — Voyons donc ce que tu as dans le ventre !... — mais sérieusement.

A. B. S. — Trop dissertatif... Condensez, aiguissez.

A. P. Y. — Trop tard !... C'est dommage !...

DINA. — Le moindre gentil bria de prose ferait bien mieux notre affaire.

FIRELEBARRE. — Même réponse.

A. R. — Hors de la ligue du journal.

POURQUOI ?

QUESTIONS POLITIQUES ET AUTRES

Par Jules PELPEL

Prix : 30 c.

En vente à Paris, chez DEFAUX, 8, rue du Croissant et chez tous les Libraires.

A Lyon, au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

BIOGRAPHIE D'ALPHONSE BAUDIN

par Jules LERMINA

Prix : 40 c.

Chez Armand LÉON, 20, rue du Croissant, à Paris.

Dépot à Lyon, au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. DE V^e CHANOINE, PLACE DE LA CHARITÉ, 10.